

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES

DES MODES,



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

MODES.

BAL DE LA COUR.

La splendeur et la grâce, le luxe et le goût, la magnificence et la recherche présidaient à la fête offerte par S. A. R. MADAME, duchesse de Berri, à son auguste famille. Rien de plus brillant que le bal donné au pavillon Marsan. Une

attention délicate unissait adroitement les chiffres et les armes des Deux-Siciles à ceux de France, et les couleurs napolitaines se mariaient aux royales fleurs de lis. Les noms de nos départemens, de nos arrondissemens même, dans lesquels sont situées les bonnes villes, étaient inscrits sur des bannières séparées. S. M. le roi de Naples a paru on ne peut plus sensible à cette aimable galanterie, et à diverses reprises, avant de quitter la demeure de sa fille bien aimée, S. M. s'est arrêtée pour contempler ses armes placées au milieu des trophées de nos drapeaux.

Les danses ont commencé à neuf heures. S. A. R. MADAME, par une attention délicate encore, a choisi, pour son cavalier, un officier de chacun des corps composant la garnison de Paris, sans distinction de grade, et, tour-à-tour, tous ont été appelés à l'honneur de figurer près d'elle. Dans ces danses, l'on ne savait ce que l'on devait le plus contempler ou de la majesté gracieuse de l'auguste princesse ou de l'affabilité de son sourire.

Plus de deux mille cinq cents invitations avaient été faites; aussi telle était l'affluence que les appartemens de LL. AA. RR. Mgr le duc de Bordeaux et MADemoiselle pouvaient à peine contenir la brillante réunion de ces invités. La cour, la ville et l'armée y étaient on ne peut mieux représentées.

La beauté, la grâce, l'élégance des dames contrastaient agréablement avec la sévérité des uniformes. Au choix exquis de leurs toilettes on aurait deviné M^{me} la marquise de Béthisy, la duchesse de Guise, M^{me} de Noailles, M^{lle} de Béarn qui, par la gracieuse simplicité de sa mise, offrait à la fois un modèle de goût et de beauté.

Les parures des princesses se ressentaient aussi de ce goût inné en France. S. A. R. Madame la Dauphine avait une toilette bleu d'azur, s'alliant parfaitement avec les turquoises entourées de diamans qui ornaient sa ceinture et les contours supérieurs de sa robe. Les émeraudes et les diamans brillaient dans la toilette de MADAME à côté des fleurs tendrement rosées qui composaient sa coiffure, ou se groupaient gracieusement autour de sa robe blanche. L'élégante simplicité des jeunes princesses d'Orléans contrastait auprès de ces riches atours, et faisait remarquer encore davantage ces gracieuses et intéressantes princesses.

Après le départ du roi, de LL. MM. Siciliennes et de la famille d'Orléans, un souper splendide fut servi. Dans chacune des pièces des appartemens de S. A. R. MADAME, des tables étaient dressées; il y en avait même dans les embrasures des fenêtres. Celle où S. A. R. s'est placée n'était composée que de dames; elle était de soixante couverts. La richesse du service serait difficile à décrire. La beauté des décors des appartemens le serait bien plus encore. Le pavillon Marsan, par un pouvoir magique, était transformé en un palais de fées. Plus de trois mille arbustes ou touffes de fleurs encaissés en ornaient les approches; d'immenses glaces les reflétaient, ainsi que les trophées et les innombrables bougies qui répandaient des torrens de lumières. Le souvenir de ce bal superbe restera long-tems gravé dans la mémoire de tous ceux qui y ont été invités; mais ce qui y restera gravé plus long-tems encore, c'est l'auguste aménité avec laquelle les deux monarques et les princesses se sont entretenus avant le commencement et même pendant le bal avec la plupart des invités.

Le roi et les princes français portaient les insignes des ordres de Ferdinand I^{er}. S. M. Sicilienne faisait briller sur son uniforme napolitain les ordres de France. LL. AA. RR. les ducs de Chartres et de Nemours, en uniforme de hussards, portaient le cordon bleu.

Il serait difficile de trouver des détails brillans sur les toilettes de ce bal; car il faut avouer que peu de dames avaient des parures remarquables, et que même il était facile de reconnaître quelques costumes qui avaient déjà fait cet hiver les frais d'un autre bal. Celles-ci cependant faisaient une fâcheuse exception; car, en général, les robes étaient simples mais fraîches, et ornées avec goût. Celle de M^{me} de Béthisy, qui nous a paru la plus élégante, était à colonnes brodées à lames d'argent, sans aucune garniture au bas. Sa coiffure surtout était délicieuse; elle était composée d'une guirlande en fleurs légères placée admirablement. L'ambassadrice d'Angleterre, la princesse Bagraccio, la duchesse de Noya, M^{me} Rotschild, M^{me} Mallet se distinguaient par la quantité de diamans qui ornaient leur coiffure, mais leurs robes blanches étaient fort simples. Celle de la comtesse de Morel était ornée au-dessus de l'ourlet par des nœuds de rubans de gaze

placés avec beaucoup de goût. Une robe excessivement jolie était en glacié rose et argent, avec une guirlande de roses posée en biais, du genou à la ceinture; mais les plus nouvelles étaient en crêpe, brodées sur le devant en soie blanche et or formant brandebourgs depuis la ceinture jusqu'au bas du jupon. Il y avait aussi des robes bleues et roses brodées en argent au-dessus de l'ourlet.

Le turban de la reine de Naples était surmonté d'un esprit magnifique et supporté par un diadème en pierres précieuses. Sa robe en crêpe était bordée en bas d'un dessin formant l'if rempli de grands soleils en soie nuancés de différentes couleurs et mélangés d'or. Rien n'était plus élégant et mieux entendu que ce costume auquel coopéraient les talens de MM. Herbault et Delille.

○○○○○○○○○○

LITTÉRATURE.

Les *Contes fantastiques d'Hoffmann* sont un des ouvrages très à la mode dans les salons de Paris. Chaque nouveau volume de cet auteur semble révéler un nouveau talent. Ce n'est pas que la fantaisie seule dirige et promène au hasard le pinceau brillant d'Hoffmann. Il y a quelque chose de plus dans ses meilleurs écrits. Le sentiment des arts est chez lui tout puissant, plein d'éloquence, d'énergie, mais aussi de désespoir. Il voit la limite que la peinture et la musique ne peuvent franchir, et il s'irrite contre cet obstacle; il voudrait leur communiquer la puissance de reproduire tout ce que l'âme renferme, tout ce que l'homme désire. Cenvaincu enfin de l'inutilité de ses efforts, de l'impossibilité que l'artiste trouve à réaliser toute sa pensée, à refléter toute la nature, à redire tous les sentimens de l'homme et toutes ses émotions, il exprime d'une manière aussi forte que bizarre la douleur que cette impuissance incurable lui cause.

« Dans *l'église des Jésuites*, le principal personnage est un jeune peintre allemand qui a long-tems cherché en vain la route que son talent devait suivre. Un jour qu'il erre dans les bois, une jeune femme, d'une figure céleste, lui apparaît et se dérobe aussitôt à sa vue. Voilà son idéal! Son génie naît, s'élève, se déploie; il produit des chefs-d'œuvre. Les traits angéliques qui se sont fixés dans sa pensée se reproduisent dans tous ses

e
e
s
r
u
n

t
s.
if
—
x
e

es
o—
st
n—
es
s—
r.
n—
u—
e,
le
er
es
ne
s—

un
te
is,
lé—
ve,
nes
ses



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra
Chapeau de Crêpe des M^{mes} de M^{me} Céline. Robe en Oscarine façon de M^{me}
Etienne rue S^t florentin. N^o 14.

ouvrages pour les embellir ; on reconnaît un nouveau talent, et le grand maître fait école. Mais il arrive qu'au milieu d'un incendie, Berthold retrouve et sauve la femme même qui lui est apparue, et que son imagination avait transformée en vision céleste. L'amour le plus tendre les unit ; elle devient sa femme. Hélas ! ce n'est plus qu'une mortelle ; le prestige est détruit ; la verve de l'artiste s'éteint ; l'être surnaturel qui l'inspirait a disparu, la réalité le presse et l'obsède. Il se suicide. »

Il faut voir dans l'original de quel intérêt s'entoure ce récit bizarre, et de quelle éloquence l'auteur a doré le malheureux Berthold, lorsque déshérité de son génie, veuf de l'illusion chérie qui l'animait et l'exaltait, il est réduit par sa pauvreté et son désespoir à peindre en grisailles les murs de la chapelle des jésuites. *La Cour d'Artus, Gluck, Don Juan, Zacharias Werner*, respirent le même sentiment intime des arts, le même enivrement causé par leurs prestiges, le même dégoût de la réalité, le même délire douloureux qu'ils jetaient dans l'organisation d'Hoffmann. *Maître Floh* (le roi des Puces), est quelque chose de plus singulier encore. Mais ce talent ironique qui, chez Hoffmann, s'alliait à des qualités si opposées, s'est révélé bien plus vivement dans une composition de sa vieillesse, intitulée : *les Contemplations du Chat Murr, entremêlées accidentellement de la Biographie du maître de chapelle Kreisler*. C'est la plus bizarre de ses conceptions ; l'habile traducteur des huit premiers volumes doit la faire paraître dans une livraison qui sera publiée prochainement.

QUI PERD GAGNE *.

(ANECDOTE INÉDITE.)

Brizard ou plutôt *Britare*, d'abord peintre, puis acteur de la Comédie-Française, avait abandonné la peinture pour le théâtre, et remplissait avec une grande supériorité le premier emploi tragique. Obligé de renoncer de bonne heure à jouer les rôles des jeunes princes, il prit ceux de *roi* et de *père*, parce qu'en passant sous le pont du Saint-Esprit, il avait éprouvé une telle frayeur que ses cheveux s'étaient blanchis subitement.

* Extrait des *Confessions d'un homme de cour*, par M^{rs} Dusaulchey et P. Charria, pour paraître incessamment.

Brizard était généralement estimé, considéré ; il joignait à d'excellentes qualités, à des mœurs douces, pures, un talent des plus remarquables. Sa figure et sa taille avaient quelque chose de grand, de noble et de fait pour le théâtre et pour le costume tragique.

Désirant s'unir à une demoiselle qu'il aimait, Brizard alla trouver le curé de la paroisse de sa future ; cet ecclésiastique lui refusa son saint ministère. — « Je ne vous marierai pas, monsieur, lui dit-il, si vous ne renoncez à votre état. Tous les comédiens, vous le savez, sont excommuniés, la société les rejette de son sein, et l'église repousse avec horreur cette race impie. — Mais sans fortune, sans autres moyens d'existence, en abandonnant la carrière du théâtre, comment nourrirai-je ma femme, les enfans qui peuvent naître de cette union ? — Abjurez, monsieur, abjurez, ou demeurez célibataire. » — En disant ces mots, le prêtre s'éloigne sans vouloir rien entendre.

Brizard est profondément affligé. Ce refus vient de détruire ses plus chères espérances. Les douloureuses émotions de son ame se peignent sur les traits de son visage. Un de ses amis le rencontre, lui demande la cause du chagrin où il paraît être plongé, Brizard raconte ce qui vient de se passer. Cet ami lui conseille de se présenter, sous le nom de *Britarc*, à une autre paroisse et de s'y faire passer pour un peintre ou pour un professeur de déclamation à l'usage de la chaire et du barreau. Adoptant cette heureuse idée, Brizard la met à exécution et reçoit le sacrement du mariage.

Instruit de cette circonstance, le curé qui l'a refusé, dénonce à M. de Beaumont, l'ecclésiastique dont la conduite mérite, dit-il, une punition exemplaire, et cet ecclésiastique est *interdit*.

Victime d'une confiance trop aveugle, le malheureux curé reproche vivement à Brizard de l'avoir indignement trompé, l'accuse de sa disgrâce, de sa ruine. Brizard est désolé ; un poids affreux pèse sur son cœur, il maudit son stratagème ; s'il n'est pas en son pouvoir de réparer entièrement le mal qu'il a causé, il promet de faire tout ce qui dépendra de lui pour rendre moins pénible la situation de l'homme dont il a détruit l'avenir.

Étant à Versailles, un jour qu'il y avait spectacle à la cour,

Brizard parla de cette malheureuse affaire à plusieurs grands personnages qui avaient pour lui une véritable estime et qui approchaient Sa Majesté. On lui donna le conseil de s'adresser lui-même à Louis XV, et de choisir, pour demander la grâce du curé *interdit*, le moment où, après le spectacle, la troupe défile en costume devant le roi.

Ce soir-là, Brizard remplit dans *Cinna* le rôle d'Auguste. La bonne action qu'il méditait électrisa sa verve, son génie, il fut sublime. Quelques courtisans, dans le dessein de le servir, témoignèrent leur admiration de manière à ce qu'elle fût remarquée du monarque, qui lui-même parut très-satisfait.

Après la pièce, en passant devant Sa Majesté, Brizard s'arrêta et s'inclina respectueusement. « Vous avez quelque chose à me demander, M. Brizard? » lui dit le roi. « Oui, sire. — Parlez. » L'acteur raconte brièvement à Louis le refus qui lui a été fait, la ruse qu'il a été contraint d'employer et la disgrâce de l'ecclésiastique qui a commis une faute involontaire. — « On a bien fait de l'interdire, » répond le roi. — « Sire, ajoute timidement Brizard aussi surpris qu'affligé, j'espérais que Votre Majesté... — On a bien fait, vous dis-je! reprend Louis; ce n'est point à un curé, mais à un évêque, qu'il convient de marier un empereur. »

Brizard se prosterne, balbutie, tant il est ému, quelques mots de reconnaissance qu'on entend à peine, se hâte d'abdiquer la suprême puissance en se dépouillant de la pourpre impériale, et court annoncer au curé *interdit*, que Sa Majesté a daigné l'élever à la dignité d'évêque.

— On sait que Voltaire fut couronné par Brizard, et qu'au moment où cet acteur ceignit de lauriers le front du grand poète, Voltaire lui dit : « Monsieur, vous me faites regretter » la vie; vous m'avez fait voir, dans votre rôle, des beautés » qu'en le composant je n'avais pas aperçues... » C'était le rôle de Brutus.

MÉLANGES.

THÉÂTRE FAVART. — La première représentation d'*Oberon*, musique de Weber, a eu lieu le 25 de ce mois; le succès a été complet. Nous avons remarqué cependant que l'orchestre

aurait pu ne pas attendre quelquefois les acteurs en scène. M^{me} Schroder-Devrient a été charmante, son beau talent s'est montré avec un nouvel éclat. Le *bis* au beau final du premier acte, vivement demandé, a achevé l'enthousiasme.

La toilette de *Rezia* était d'un goût exquis : son joli berret ou turban, surmonté de trois esprits en touffes, était relevé par les charmes de la belle physionomie de cette séduisante actrice. La parure de la belle *Rezia* se composait, au deuxième acte, de costume analogue ; naufragée, la mousseline simple recevait cette chevelure flottante que le turban recélait naguère en tresses ou nattes, artistement coordonnées. L'air chanté par cette célèbre cantatrice est long, mais on cesse trop tôt de l'entendre.

Le troisième acte, toute magie, on n'en peut douter quand apparaît M^{me} Schroder-Devrient dans des atours tout à la fois d'un goût exquis et adaptés à son rôle. Un turban, entrecoupé de lames dor et surmonté d'un esprit, formant diadème, couronne cette figure où se peignent si bien toutes les sensations.

M. Haitzinger a fort bien chanté, c'est un *tenor* de premier rang. Jasmin *Wiesser* a chanté et joué avec une bonhomie gaie caractéristique de son rôle.

Les chœurs ont soutenu leur réputation. On ne sait si le machiniste était au-dessous ou au-dessus de la sienne.

Le palais d'Oberon, fin de l'opéra, est magnifique.

Nous reviendrons sur cette production si contestée pour son origine.

—Thiers a écrit une histoire des perruques ; Heinsius, une apologie de l'âne ; Majoragius, un panégyrique en l'honneur de la puce ; Érasme a chanté la folie, et Spencer les papillons. Un Anglais vient de faire un poème épique sur les saumons, intitulé *Salmonia*. Le génie britannique offre aussi ses singularités.

— **FRONTAL FLEURY CONTRE LA MIGRAINE.** Prix : 15 fr. La réputation de ce bandeau, seul moyen curatif apprécié de la médecine, dispense de tout éloge. En écrivant au laboratoire de M. Fleury à Longjumeau, banlieue de Paris, on recevra à domicile, dans Paris, sa demande tous les deux jours. La province sera servie dans le même délai.

— A ce Numéro est jointe la planche 725.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.